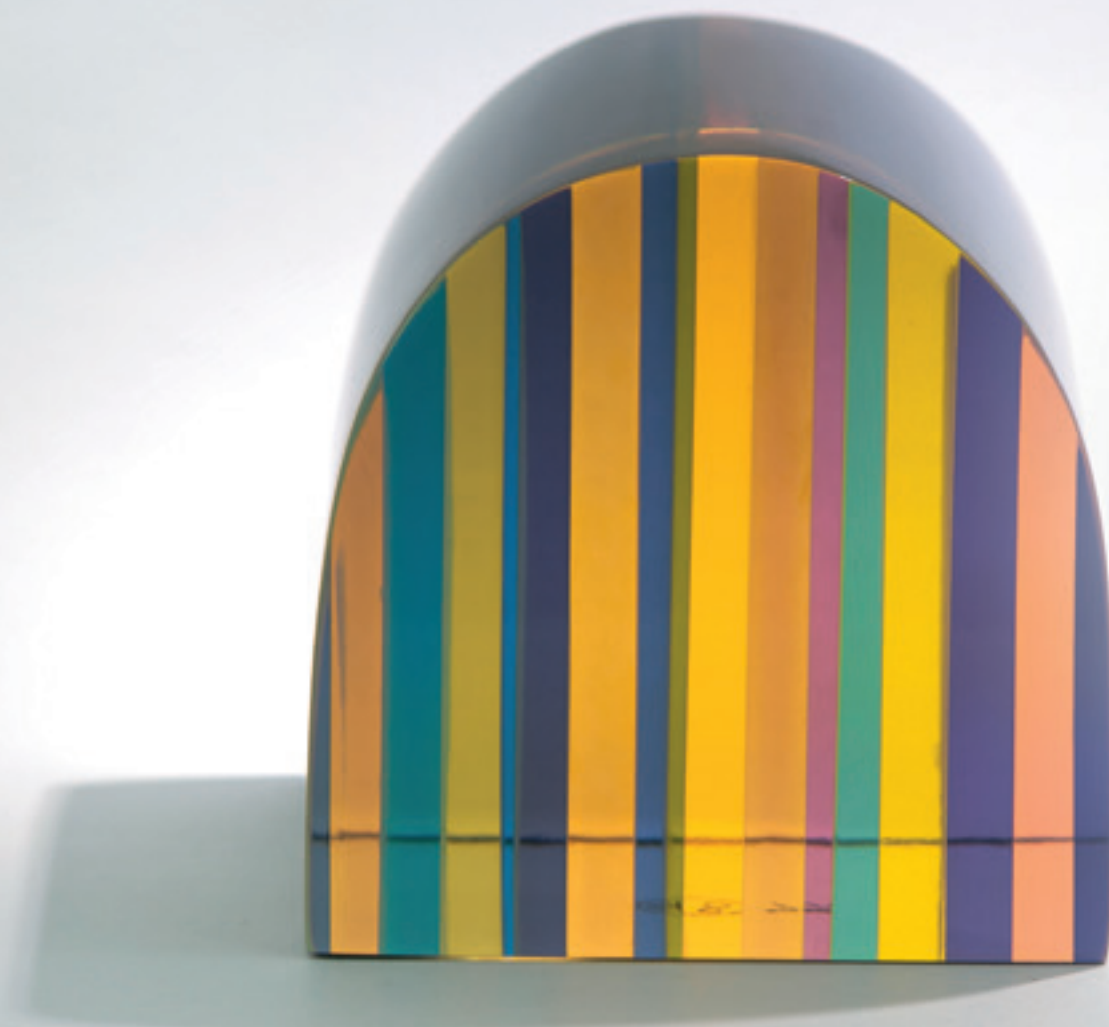


Younès Rahmoun, l'ouverture intérieure

ENTRETIEN AVEC TOM LAURENT



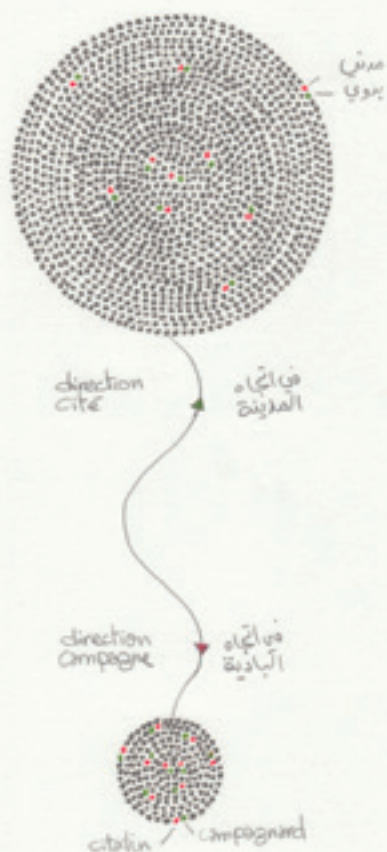
Younès Rahmoun. Manzil
GALERIE IMANE FARÈS, PARIS
DU 10 SEPTEMBRE AU 21 NOVEMBRE 2015

Manzil Lawn (détail).
2015, installation de 77 maisons en résine, 10 cm³.

Pour toutes les reproductions, courtesy de l'artiste et de la galerie Imane Farès, Paris.



Enracinée dans son vécu personnel et dans la foi qui l'accompagne, la pratique que Younès Rahmoun conduit chez lui, à Tétouan, et partout où il se rend dans le monde, se conçoit comme le support d'expériences toutes intérieures. Les objets, espaces et gestes qu'égrène ce « Marocain universel » dans son cheminement s'inscrivent avec une évidence sereine dans le champ du visible pour mieux renvoyer à son au-delà immatériel. Younès Rahmoun revient ici sur son œuvre, qui dépasse toute circonscription entre art et spiritualité et invite à la méditation.



Badiya/Madina, 2012, dessin réalisé pour une publication distribuée à la IV^e Biennale internationale de Marrakech.

Tom Laurent | Younès Rahmoun, vos œuvres me semblent traduire et concentrer des actes primordiaux, comme habiter, déplacer ou encore cultiver. Vous retrouvez-vous dans cette proposition ?

Younès Rahmoun | Les observateurs de mon travail le relie souvent à l'habitat, à partir de mon travail sur la *ghorfa*, cette petite chambre où l'on peut s'isoler du monde extérieur. C'est sans doute de là qu'il faut commencer. Au tout début de ma carrière, pendant sept ans, j'ai passé de nombreux moments dans ma *ghorfa*, qui était un lieu étroit, simple, situé en dessous des escaliers. J'y étais assis à même le sol, face à un mur blanc. Habiter cet espace limité m'a mené à chercher à dépasser le monde tangible pour me situer par rapport à un univers plus large, impalpable, que ce soit le microcosme ou le macrocosme, l'infini-

ment grand. Quant au déplacement, je me suis longtemps imaginé en voyageur : je recherchais alors un paradis, un lieu parfait, comme une utopie...

TL | Cette recherche vous apparaît-elle comme terminée ?

YR | Elle correspond à un moment, qui continue toujours un peu, d'une certaine manière. Mais en revenant de voyage, au début des années 2000, je me suis rendu compte que ce lieu idéal que je cherchais se trouvait chez moi, dans ma ville, à la maison. Il était en moi-même. Dans ma *ghorfa* et dans mon cœur : le mental peut être mon paradis. Ce lieu est impalpable mais il est ouvert, on peut y rentrer quand on le souhaite, là où on se trouve.

TL | Habiter renvoie alors au fait de s'habiter... Est-ce le cas lorsque vous déplacez des objets : s'agit-il de se déplacer ?

YR | Le fait d'habiter un lieu permet d'habiter son propre cœur, d'entrer en soi. C'est pourquoi – pendant quelques années – j'utilisais souvent le vert, qui renvoie au jardin intérieur : cette couleur, ni chaude ni froide, est celle qui possède la plus grande gamme de nuances. Depuis quelques années, j'ai déplacé des éléments, surtout des pierres, à partir des montagnes du Rif, qui m'accompagnent dans mon déplacement, puis je les abandonne à destination, pour laisser une trace, où je ramasse d'autres pierres que je ramène avec moi et abandonne au point de départ. La photographie et les dessins que je présente ensuite en sont l'archive, la trace, sous différentes formes. Sur cette notion de déplacement, j'avais conçu, en *off* de la Biennale de Marrakech de 2012, un dépliant à distribuer, comme un plan avec un itinéraire circulaire au sein d'une partie peu fréquentée de la médina, dont le tracé est plutôt labyrinthique. Je l'ai appelé *Badiya/Madina*, c'est-à-dire « Campagne/Cité ». Ce plan invitait au déplacement et à la rencontre de personnes dont les savoirs étaient différents – liés à des savoirs pratiques, comme l'agriculture, ou à des connaissances plus intellectuelles. Deux cercles, un grand et un petit, signifiaient la ville et le village, au sein desquels des points noirs désignaient des individus : les petits points colorés entre les deux montraient la possibilité de déplacement de ceux qui vont de l'un à l'autre. Ce schéma renvoyait à d'autres dimensions, celles des atomes, *Darra*, à l'infiniment petit, mais aussi celles des planètes.

TLI En 2005, vous avez entamé un cycle de construction de chambres « habitables », reconstituant votre *ghorfa* de jeunesse, dans des lieux très différents. Quelle est la fonction de ces différentes versions ?

YRI La première version, celle de 2006 à L'appartement 22, était seulement tracée à la craie verte au sol, faute de moyens, tandis qu'une projection d'un schéma en 3D permettait de mentaliser son espace. À Singapour, la même année, je l'ai reconstituée pour la première fois en un volume à l'échelle 1 : la *ghorfa*, comme forme concrète et propre à mon histoire, est avant tout un support pour ma propre méditation. Je me cultive, pour reprendre votre terme, j'apprends lors de la conception de chacune d'entre elles. C'est le but de ma pratique artistique. La pratique rejoint la méditation, la concentration, qui est très forte pendant la réalisation, où je suis « ici-maintenant » dans l'univers. Lorsque j'arrête cette méditation, j'en garde la trace avec la *ghorfa*. La reconstruire me fait revivre cette création.

TLI Quelle est la part des autres dans cette réactivation ?

YRI Partager ce support permet à chacun de vivre son moment de méditation à sa manière, de se cultiver selon son propre vécu. Chaque version varie dans ses moyens de construction et dans son emplacement, ce qui vient la transformer. Au Cameroun, la *Ghorfa #7* est placée de façon pérenne sur le fleuve Wouri, dans les mangroves, entre la capitale économique Douala et des villages de sans-papiers. Les Doualais se méfient du fleuve, qu'ils disent hanté par des esprits et les sans-papiers vivent de la pêche et de la contrebande, ils vendent aussi le sable qu'ils sortent du fond du fleuve : cet emplacement sert d'intermédiaire entre les deux rives, et à se retrouver ensemble, à la rencontre de soi. Et la *ghorfa* peut aussi être utilisée comme un observatoire.

TLI Quels liens votre installation de 77 sculptures de maisons en résine, que vous présentez à la galerie Imane Farès, a-t-elle avec les différentes *ghorfa* ?

Ghorfa #7, Al-Âna/Hunâ. 2010, bois et tôle en zinc ondulée. dimensions à l'intérieur : 214 x 236 x 185 cm. Mangrove du fleuve Wouri, Douala, Cameroun.



YR | *Manzil* parle d'habiter, mais aussi du cœur. Ces maisons ont la taille du cœur, qui est la source des bonnes intentions. Ces 77 maisons sont à la fois semblables et dissemblables, dans leur forme et par les nuances de couleur qui sont les leurs. C'est une constante dans mon travail, que l'on retrouve dans l'ensemble des fleurs en verre soufflé, proches et différentes, de *Zahra-Zoujaj*, l'installation lumineuse montrée récemment à l'Institut du monde arabe, par exemple. Cette variation au sein de la ressemblance, parfois fine, est aussi celle des comportements, même lorsqu'ils proviennent du cœur. Ma recherche de la perfection passe par l'ensemble, elle conduit à la recherche de complémentarités, car nul n'est parfait.

TL | Vous évoquez là les correspondances entre votre pratique artistique et votre religion, l'Islam. Pouvez-vous revenir sur vos propos lors d'un entretien en 2007 avec Abdellah Karroum, où vous affirmiez que vos œuvres avaient « un mode d'emploi "sacré" » ?

YR | Le sacré, dans l'Islam comme dans les autres religions, philosophies ou doc-

trines, sert à apprendre. Il mène à la discipline et conduit au respect de soi et des autres. Il me sert à savoir comment fonctionner dans le monde, à m'ouvrir sans perdre mes propres repères. J'entendais un philosophe parler du « savoir comme lumière » : en effet, la lumière cache l'obscurité et plus un cercle de lumière s'élargit, plus l'étendue de l'obscurité qui l'entoure s'agrandit. Avec mon travail, l'inconnu est devenu beaucoup plus grand. Sur le sacré, je suis musulman dans un pays de culture musulmane : la religion était là avant que je ne sois artiste. À l'école des Beaux-Arts, à Tétouan, un professeur, Faouzi Laataris m'a parlé des jardins zen, qu'il liait à un travail que j'avais réalisé à l'époque. Je me suis alors intéressé à cette philosophie à travers un article sur les jardins zen que j'avais lu dans une revue d'art, sur la question de l'emballage chez les Japonais, puis le livre « La pratique du Zen ». C'est lors de mes voyages et séjours à l'étranger, notamment à Paris en 2001 à la Cité des Arts, que j'ai pu mieux me renseigner sur le zen, le bouddhisme et la pensée orientale en général.



Manzil Lawn (détail).
2015, installation de 77 maisons
en résine, 10 cm³.



Zahra-Zoujaj (détail). 2010, installation de 77 éléments dans une chambre, verre, miroirs, feutre, LEDs, câbles, baffles, bois, structure métallique, chambre : 700 x 600 x 500 cm, chaque fleur : h. 50 cm.

C'est ce qui m'a amené au soufisme, dont la gestuelle et la philosophie présentent des similarités avec le Zen.

TLI Cela rejoint le sentiment que vous attachez plus d'importance à votre mode de vie qu'à vos œuvres, notamment lorsque que vous dites que ce sont des supports de méditation...

YR Une œuvre d'art ne peut pas être plus

sacrée qu'un être humain. Pour moi, mon travail est un intermédiaire, avec moi-même et dans ma relation aux gens et au monde. Chaque œuvre est comme une pierre que l'on dépose pour marquer des moments, des expériences. Cela permet de retrouver son chemin, d'apprendre du passé et de se projeter dans le futur, en étant « ici-maintenant ». ■

YOUNÈS RAHMOUN EN QUELQUES DATES

Né en 1975 à Tétouan (Maroc). Vit et travaille à Tétouan.
Représenté par la galerie Imane Farès, Paris.

Expositions personnelles et collectives (sélection) :

- 2015 • *Habba-Zaytûna*, Selma Feriani Gallery, Tunis
- *Desires and Necessities*, MACBA, Barcelone
- 2014 • *Le Maroc contemporain*, Institut du Monde Arabe, Paris
- *Maroc Arts d'Identités*, Institut des Cultures d'Islam, Paris
- 2012 • *Darra*, Galerie Imane Farès, Paris
- *Intense Proximité / La Triennale*, Palais de Tokyo, Paris
- 2010 • *Told / Untold / Retold*, Mathaf, Doha
- 2006 • *Belief*, 1^{ère} Biennale de Singapour
- *Ghorfa, Al-âna/Hunâ #1*, L'appartement 22, Rabat
- 1999 • *L'objet désorienté au Maroc*, Villa des Arts et Institut Français, Casablanca
- *L'objet désorienté*, Musée des Arts Décoratifs, Paris

